Document généré le 26 juin 2025 23:07

Recherches sociographiques

Don MURRAY et Vera MURRAY, *De Bourassa à Lévesque*

Vincent Lemieux

Volume 20, numéro 2, 1979

Les politiques et l'état

URI : https://id.erudit.org/iderudit/055843ar
DOI : https://doi.org/10.7202/055843ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)
1705-6225 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lemieux, V. (1979). Compte rendu de [Don MURRAY et Vera MURRAY, *De Bourassa à Lévesque*]. *Recherches sociographiques*, *20*(2), 278–279. https://doi.org/10.7202/055843ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1979

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

C'est une amorce de théorie du patronage politique se posant sous forme de conditions, c'est-à-dire de traits sociétaux qui en rendent possible l'existence. Conditions politiques, sociales, administratives et culturelles. Ce réaménagement permet un resserrement synthétique : faisant suite aux illustrations, il en extrait le sens de même que le caractère comparatif et mouvant. De là, des conditions établies selon un certain ordre de subordination et d'antériorité analytique. Premières, les conditions politiques relèvent de la rivalité indispensable dans l'attribution des postes de dispensateurs de patronage, rivalité qui, dépendant des règles du jeu, se déroule à des niveaux différents : au sein du gouvernement central, des gouvernements locaux, des partis politiques, etc. Les conditions sociales, secondes en importance, sont celles d'indigence vis-à-vis des appareils gouvernementaux, indigence qui peut être autant symbolique que matérielle. Suivent les conditions d'ordre administratif selon lesquelles il doit exister un bris dans le vecteur de commandement qui rend nécessaire l'intervention d'intermédiaires. Enfin, les conditions culturelles qui visent le champ des représentations, celles-ci pouvant être parentales, religieuses ou partisanes. Ainsi soumis à des conditions d'émergence, le patronage politique est également aperçu d'après ses effets de renforcement sur la « coordination sociétale » ; ces effets abordés, il va de soi, en termes de puissances en présence.

Fixé comme objet analytique, le patronage politique est inséré et compris comme partie prenante à un tout posé à plusieurs niveaux, où interviennent un certain nombre de facteurs répondant à des logiques bien définies. Tout l'ouvrage renvoie à une complexité d'éléments, mais qui sont récupérés à partir de leur logique propre. La théorie des graphes est largement mise à contribution. Elle sert, comme on peut s'y attendre, à fixer en une cohérence un ensemble de postes de pouvoir qui se posent en fonction les uns des autres, constituant en quelque sorte une structure. Le discours tient un langage très intégré dans lequel le lecteur ne sent aucun clivage entre les diverses disciplines ainsi associées. L'idée même de disciplines s'évanouit dans la mesure où les rapprochements entre elles s'opèrent en fonction de nécessités analytiques et non pour satisfaire quelque exigence hypothétique d'interdisciplinarité tant à la mode. À partir d'un concept qu'on aurait cru ressortir exclusivement de la science politique, Vincent Lemieux transgresse les frontières communément admises au profit d'une construction éminemment originale et féconde. D'une idée du commun, il a fait du patronage politique une notion scientifique.

André J. BÉLANGER

Département de science politique,
Université de Montréal.

Don MURRAY et Vera MURRAY, *De Bourassa à Lévesque*, Montréal, Les éditions Quinze, 1978, 267p.

Dans son genre, à mi-chemin entre le journalisme et la science politique, ce livre est une réussite. Il porte non seulement sur Bourassa et Lévesque, mais aussi sur les formations partisanes qu'ils ont dirigées. Les deux auteurs ont utilisé les journaux ainsi qu'une centaine d'entrevues faites auprès de dirigeants et de membres du Parti libéral et du Parti québécois.

Le premier chapitre nous fait revivre le 15 novembre 1976, ce qui donne un début dramatique à l'ouvrage. Mais le véritable point de départ de la chronique politique des deux auteurs se situe en juin 1966, au moment de la défaite électorale du Parti libéral du Québec. Il nous est montré comment Lévesque fut conduit à abandonner ce parti, et Bourassa à en devenir le chef. Les chapitres suivants portent alternativement sur le Parti québécois et sur le Parti libéral, les deux derniers étant réservés à la première année de gouvernement du Parti québécois.

Dans la mesure où on peut en juger, l'information des auteurs apparaît sûre. Notons quand même quelques imprécisions : le 41.9% des votes qui est accordé à l'Union nationale en 1966 semble un peu soufflé (p. 25), et Gérald Fortin est un professeur de sociologie et non de sciences politiques (p. 89). Ces petites erreurs sont largement compensées par des passages tout particulièrement réussis : le portrait de Paul Desrochers ; la présentation de l'enquête du Social Research Inc. de Chicago dont les résultats furent importants, dans le Parti libéral, à la veille de la course au leadership, en 1969 ; l'étude de la pensée de Camille Laurin à travers ses écrits, etc.

Même si le livre est centré sur les personnages de Bourassa et de Lévesque, les auteurs se sont bien gardés d'expliquer la politique et les élections au Québec, de 1966 à 1977, par le recours au facteur personnel. Les interprétations qu'ils présentent sont plus complexes et plus nuancées. Ils ont toutefois un peu trop tendance à voir les débats politiques et les consultations populaires comme étant dominés par les élites, politiques ou autres. Est-ce bien sûr, par exemple, comme ils l'affirment dès la page 21, que l'allégeance de la nouvelle classe moyenne a été un facteur décisif pour gagner l'appui électoral de centaines de milliers d'autres Québécois ? Ces électeurs auraient suivi la direction indiquée par la nouvelle classe moyenne parce qu'ils auraient reconnu en elle les nouveaux dirigeants de la société. On pourrait discuter longuement une affirmation aussi grosse, qui laisse entendre entre autres que la nouvelle classe moyenne a *une* allégeance et que son influence sur les électeurs est déterminante.

Le dernier chapitre présente des vues prospectives plutôt que rétrospectives. C'est devenu la façon habituelle de conclure les ouvrages du genre. Le malheur est que de telles conclusions vieillissent vite, et souvent mal. Malgré cette fin chancelante le livre de Don et de Vera Murray demeurera sans doute un des meilleurs à avoir été écrit sur les dix premières années politiques de notre dernier tiers de siècle.

Vincent LEMIEUX

Département de science politique,
Université Laval.

Serge GAGNON, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 1978, vii + 474p. (« Les cahiers d'histoire de l'Université Laval ».)

> « L'Histoire est une forge. Sur l'enclume du passé, chaque génération bat de son marteau et fait des gerbes d'étincelles. »
>
> (Pierre DANINOS.)

On peut concevoir une forme de pratique historiographique — distinguons tout de suite qu'historiographie désigne l'étude du discours historique, ainsi que ce discours en tant qu'il est objet d'étude, alors que le mot histoire renvoie à la vie de l'homme dans le temps et à la représentation que l'on s'en fait — une historiographie, donc, qui serait d'abord épistémologique, et une autre plutôt historique ou sociologique.

Certes, comme le dit Gagnon, une histoire du discours historique qui étudierait « les idées sans en rechercher la genèse et leur influence sur la société » confondrait « sociologie du savoir et, d'autre part, méthodologie et épistémologie de la connaissance » (p. 1). Il n'empêche que dans une perspective purement méthodologique ou épistémologique, le recours au passé, et non seulement au jugement des œuvres les unes vis-à-vis des autres, mais aussi aux filiations conceptuelles qui les relient entre elles à divers niveaux de leur composition, est un exercice des plus nécessaire pour la